

**Numéro 63****Hiver 2020****∞ SOMMAIRE ∞****➤ Les propos de la Présidente***par Laure de La Chapelle***➤ Clemens-Franciscus Gresselsberg von Hohenforst***par Marcel Huwaert***➤ L'argent des frères Robespierre***par Didier Duval***➤ Australian Library : the Grafton Argus***Traduction par Laure de La Chapelle***➤ Jenika de Fériet, dame d'honneur de Marie-Antoinette et complice de l'enlèvement de Louis XVII en Amérique ?***par Philippe Verpillot*



Les Propos de la Présidente

A partir d'un personnage ténébreux, méconnu des historiens, Marcel Huwaert nous entraîne dans les méandres insoupçonnés de la politique autrichienne. Une caisse noire de l'Empereur a pu financer des négociations secrètes menées par un certain Gresselsberg en 1795 en vue d'un échange de prisonniers avec la France. Et à cette occasion, ressurgit aussitôt la question d'une évasion du petit roi Louis XVII.

Retour en France quelques mois auparavant. Sous la plume accusatrice de Didier Duval se révèlent au grand jour les financiers et dirigeants corrompus de l'époque robespierriste sans oublier les menées moins connues de leurs successeurs thermidoriens.

De pays en pays, d'époque en époque, la question lancinante du sort du fils de Louis XVI continue à se poser aux médias et aux gouvernements.

D'Australie, que l'on s'étonne de voir s'intéresser à cette énigme, jusqu'aux extrémités des Etats-Unis d'Amérique, il semble bien que l'affaire prenne un jour nouveau. D'autres personnages apparaissent sur ce théâtre toujours renouvelé. Confidences et révélations s'opposent, nous laissant encore une fois une impression d'inachevé.

Mais si nous revenons en France, ne soyons pas surpris qu'à travers de nouvelles publications subsiste encore le désir de faire enfin la lumière sur cette vivante énigme, dont la conclusion, en ce début du 21^{ème} siècle, reste - et pour combien de temps ? - toujours en suspens.



Clemens-Franciskus Gresselsberg von Hohenforst 1755-1822

par Marcel Huwaert

*Officier, Diplomate, Chargé de missions secrètes
pour le compte des Autorités Autrichiennes*

En guise de préambule

Lors de mes études approfondies des ouvrages de l'historien autrichien Alfred Ritter von Vivenot, dont un ouvrage consacré au Duc Albert de Saxe-Teschen, j'ai découvert parmi les différents chapitres, en plein milieu du livre, un personnage peu connu et peu cité, que Vivenot a épinglé spécialement. C'est un fait étonnant que pareille mention y soit apparue. Il est très difficile de trouver des informations relatives à la carrière de cette personne parmi les ouvrages des grands historiens autrichiens.

Qui est Gresselsberg ?

Il est né en 1755 à Marish-Neustadt (Moravie) et est décédé en 1822 à Olmutz (Tchécoslovaquie).

Quelques dates à retenir de sa carrière militaire

En 1783, 'Oberleutnant' au 8^{ème} régiment de cuirassiers, il fut ensuite anobli et aurait été membre d'une loge maçonnique à Brünn (Brno). En 1793, il devient 'Rittermeister' (Capitaine de cavalerie), puis en 1815, il est général-major et enfin en 1822, il est mis à la retraite.

Faits d'armes principaux

Gresselsberg a certainement été fort apprécié à sa juste valeur par l'Empereur d'Autriche, car, nous le verrons, il fut digne de confiance absolue pour l'accomplissement de missions secrètes.

En 1776, l'Archiduc Maximilien-Franz, dernier fils de l'Impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, Feld-Marschall et Grand Maître de l'Ordre Teutonique, devint le propriétaire du régiment.



Maximilien-François d'Autriche 1756-1801



De 1776 à 1795, le 8^{ème} Régiment de Cuirassiers fut cantonné sur le Rhin moyen dans le Palatinat. En 1796, le régiment défendit Mannheim, ville de résidence de l'Empereur Palatin Carl-Theodor von Susbach. Cette ville était au centre du dispositif autrichien dans une région d'importance capitale pour l'empire austro-hongrois.

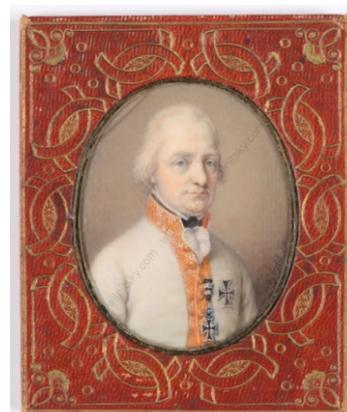


Carl-Theodor von Susbach 1724-1799



Albert de Saxe-Teschen
1738-1822

De plus, se trouvait également un autre régiment d'élite de la cavalerie autrichienne, il s'agit du régiment appartenant au Duc Albert de Saxe-Teschen, commandé par son chef d'état-major, le Chevalier Alexander-Friedrich von Seckendorff-Aberdar.



Portrait présumé d'Alexander von
Seckendorff 1738 (ou 1740)-1814

Ces unités étaient donc proches du quartier-général du Duc Albert à Schwetzingen, près d'Heidelberg. Le duc dirigeait l'armée coalisée prusso-autrichienne. Autant dire que l'Empereur d'Autriche attachait une importance de premier ordre à Mannheim et à sa région.

En 1802-1806, nous trouvons le régiment de Gresselsberg dans le nord de la Transylvanie sur la route de Szeged, ville-frontière.

La Gloire du 8^{ème} Régiment de cuirassiers

En 1809, le régiment de Gresselsberg est invité à la Hofburg à Vienne, siège du Palais Impérial. Ce privilège incroyable fut accordé à son commandant qui apparut en grand uniforme devant l'Empereur. Gresselsberg en fut très certainement honoré.



Il est permis de s'interroger sur la raison qui a poussé l'Empereur à ajouter au privilège de 1619, déjà considérable par lui-même, une dimension à caractère personnel, comme s'il avait voulu par delà le régiment récompenser son chef de corps d'un acte ou d'un évènement particulier.

La suite de l'activité du régiment

En 1813, le régiment fut attribué au Grand-Duc Constantin de Russie et en 1814, le régiment échut au Prince Windisch-Grätz.

Les relations entre le Duc Albert de Saxe-Teschen et Gresselsberg

On voit à la lumière de faits d'armes que les deux personnages ont dû très bien se connaître et s'apprécier, car les deux régiments respectifs ont combattu ensemble.

Les missions secrètes

Nous nous trouvons devant une fonction importante que va exercer Gresselsberg, alors que ce dernier n'est que 'Rittermeister'. Il va devenir un adjoint proche collaborateur de l'ambassadeur autrichien à Berne, Ignaz Degelmann.

Signalons que, de 1794 à 1797, une autre personne importante dans le cercle proche de l'empereur occupa le poste d'ambassadeur : il s'agit de Greffenegg de Friburg.

Les écrits d'Alfred von Vivenot

Deux dates importantes sont à mentionner :

1. Le 5 Novembre 1794

Gresselsberg fut en contact avec le Duc Albert. Nous ne savons pas s'il l'a rencontré à Schwetzingen ou par voie épistolaire. Le contenu de la conversation est demeuré secret. Vivenot n'en parle pas. Si Gresselsberg fut sollicité pour entrer en contact avec le duc, c'est qu'il s'agit d'une mission très importante, compte tenu qu'un subalterne ne peut se permettre de s'adresser au commandant suprême de l'armée coalisée.

2. Le 22 Novembre 1794

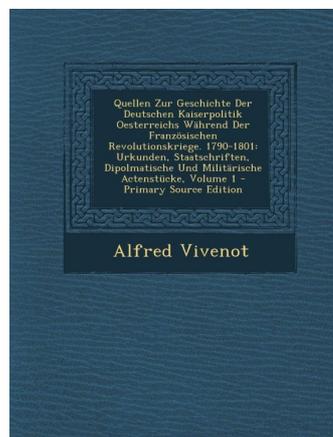
Nouveau contact ou rencontre dont nous ignorons le contenu de la conversation.



La très importante lettre de Gresselsberg au Duc Albert datée du 24 Février 1795 de Bâle

Selon Vivenot, cette lettre est une annexe à une lettre de Degelmann à Thugut, Ministre des Affaires Etrangères autrichien aussi du 26 Février 1795, dont Vivenot n'indique pas la teneur.

Lettre qui se trouve dans le volume 5 de l'œuvre photographiée.



De quoi s'agit-il ?

Cette lettre est en allemand. J'ai essayé de traduire les principaux passages, sauf erreur ou omission. C'est une rencontre entre Gresselsberg et Bacher, représentant français à Bâle, adjoint de l'Ambassadeur Français, Barthélémy, en poste à Berne.

« L'interprète secrétaire français Bacher désire me rencontrer à cet endroit pour me proposer une solution pour les plénipotentiaires français aux mains des autrichiens, c'est-à-dire Lamarque, Quinette, Camus, etc. Je lui réponds que cela est possible, mais je ne peux pas donner aucun renseignement précis. Il me nomma (une contrepartie du côté autrichien) le Major-Comte d'Auersberg, le Comte Colloredo, le Comte Leningen (Linanges). A côté, beaucoup d'autres généraux. Je lui fis la remarque que ces personnages furent des prisonniers de guerre, dont le Comte Colloredo capturé à Condé, qui a capitulé ; une rançon organisée n'a pas encore trouvé de succès. La commission de la rançon à cette heure n'a rien décidé ».

Remarque de Vivenot : *« Cet avis fait partie d'un 'substrat'. Une proposition de Thugut à l'Empereur : on doit considérer que les députés français ne sont pas dans la catégorie des prisonniers de guerre, donc non-échangeables et avec leur libération devrait intervenir une convention particulière. »*



Remarques personnelles

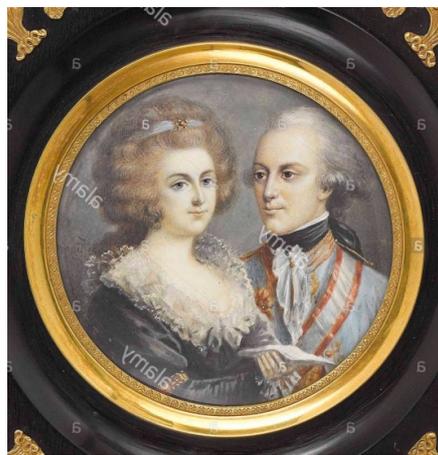
Il faut donc constater que du côté autrichien, c'est Gresselsberg qui est en première ligne pour cette négociation, donc chargé de mission, alors que logiquement ce devrait être l'Ambassadeur Degelman. Nota : lettre de Degelmann à Thugut du 26 Février 1795.

En suivant Vivenot, ce dernier écrit le 15 Février 1795 que Gresselsberg est bien instruit, ce qui se traduit par « est bien au courant ».

Vivenot mentionnera également que Gresselsberg s'est permis de critiquer l'invasion des Pays-Bas par la France, qualifiant cette attaque d'« infamie ». Voilà un Capitaine de Cavalerie qui peut se permettre de proférer de tels propos !

La très importante lettre du 10 Février 1795 de Thugut à Colloredo concernant le Duc Albert de Saxe-Teschen

On ne sait pas comment Thugut a eu connaissance de l'évènement qui va suivre. Je pense que Thugut a dû recevoir l'autorisation de l'Empereur pour que cette lettre soit officialisée. N'oublions pas que le Duc Albert, par son mariage avec l'Archiduchesse Marie-Christine, fille de l'Impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, est favorisé par celle-ci : c'est un homme très puissant, influent et respecté à la cour impériale.



Albert de Saxe-Teschen et son épouse Marie-Christine de Habsbourg-Lorraine



Marie-Christine de Habsbourg-Lorraine 1742-1798



Extraits de cette lettre

C'est une dépêche du Duc Albert au Général Wallis, chef du Conseil de Guerre. Il s'agit d'une affaire confidentielle concernant l'Empereur François II en particulier.

Ecrits de Thugut

« J'y ai trouvé que le Duc Albert, de son propre mouvement, de son bon plaisir, a déjà tiré deux millions des caisses de sa Maison pour les prêter à la Caisse de l'Empereur. Deux millions, dans un temps où nous sommes obligés de mener partout des emprunts à des intérêts usuraires, où l'on dit que les fonds pour le prêt journalier des troupes vont nous manquer faute d'argent ! Il est possible de craindre le « débarquement général des armées et la dissolution totale de la monarchie ». Deux millions prodigués uniquement afin de capter pour le donner à la bienveillance de quelques princes de l'Empire pour construire des ouvrages pour les abandonner ensuite et s'enfuir à l'approche de l'ennemi. Du reste, le commandement général ne trouve pas que cela est assez de ces deux millions, mais demande encore je ne sais pas combien de millions pour faire des avances à des gens dont nous ne serons jamais payés... Etc. ».

Commentaire personnel

Thugut se déchaîne, mais il doit transmettre cette dépense à Colloredo, son supérieur hiérarchique, qui va s'empresser de la remonter à l'Empereur ! Cela paraît étrange alors que le principal concerné est bien l'Empereur, et que le Duc Albert est son oncle par alliance, qui va effectuer l'opération. Cette lettre ressemble à une sorte de mise en scène pour une opération de rançon. Que faire réellement avec cet argent ? Je donnerai mon opinion ci-après. Il ne faut pas oublier qu'il existe dans la famille des Habsbourg un « Code d'Honneur », c'est-à-dire aider, assister tout membre de la famille, enfants et adultes en difficulté ou en besoin.



Hiéronymus (Jérôme) von Colloredo-Mannsfeld 1732-1812



Résumé des différentes phases de cette opération par ordre chronologique

5 Novembre 1794

Contacts Gresselsberg avec le Duc Albert.

22 Novembre 1794

Idem.

1^{er} Décembre 1794

L'Empereur François II d'Autriche offre gratuitement au Duc Albert et à son épouse Marie-Christine un palais impérial (Tarouca) qui s'appellera désormais « l'Albertina », alors que les deux époux auraient abandonné les Pays-Bas autrichiens.

10 Février 1795

Sortie de deux millions de la caisse personnelle du Duc Albert au profit de la caisse de l'Empereur de l'Empire.

4 Juillet 1795

« Sortie » de l'Hôtel du Dreneuc, rue de Provence à Paris, de Jérôme Colloredo et des frères Linanges.

19 Juillet 1795

Lettre de Thugut à Colloredo parlant d'une « fuite » de Jérôme Colloredo et des frères Linanges.



Armoiries de Jérôme Colloredo

Solution et Conclusion

Pour moi, Gresselsberg, le personnage aux trois fonctions, est bien l'homme-clé chargé de la délicate mission d'apporter un montant important aux services français, probablement Carnot ou Prieur de la Côte d'Or, pour résoudre l'affaire Louis XVII.



Deux arguments importants

Premier argument

L'extrait de la Gazette Nationale ou du Moniteur Universel n°286 du samedi 4 Juillet 1795. Déclaration d'Aumont, représentant de la « Commission des Administrations civiles, police et tribunaux » : *Les Comtes Charles et Auguste de Linanges et Jérôme Colloredo, otages, se sont évadés, Janvier 14, de ce mois de la Maison du Dreneuc, rue de Provence. On les dit porteur de passeports. Ils avaient reçu depuis trois jours 60 à 80.000 livres. Leur domestique est sorti la même nuit ».*

(Nota : voir ouvrage de Didier Duval, membre du Cercle : « Ils ont récupéré Louis XVII », édit. 2013, p. 17).

Commentaire

Le domestique ne peut être qu'un émissaire chargé par les plus hautes autorités autrichiennes d'effectuer la remise de la rançon. Gresselsberg, famille digne de confiance, anobli, très apprécié et protégé par l'Empereur François II et le Duc Albert de Saxe-Teschen, a donc emporté un gros montant et non de l'argent de poche ! Probablement, le Chevalier von Seckendorff, chef d'état-major du Duc et ami intime de celui-ci aurait organisé cette opération.

Deuxième argument

Prieur de la Côte d'Or, pas riche, achète un château qu'il convoitait. Le mécanisme juridique qu'il a utilisé est l'acte ostensible et la contre-lettre. Prieur ne figure pas sur l'acte authentique. Il demanda à plusieurs porteurs de nom de figurer sur l'acte, quitte, quelques jours après, à devenir le vrai propriétaire. Tant est si bien que Prieur de la Côte d'Or ne fut jamais inquiété bien que l'affaire ait été régularisée.



Prieur de la Côte d'Or 1763-1832



L'argent des frères Robespierre

Par Didier Duval

Les papiers trouvés chez Robespierre

Dans une de mes interventions, j'avais évoqué le témoignage du ministre autrichien Thugut relaté par l'historien Serbanesco. Voici donc des éléments peu connus qui vont vous étonner.

Tout d'abord, lorsque Courtois a rassemblé les papiers de Robespierre après le 9 thermidor (Il s'agit du rapport fait au nom de la commission chargée de l'examen des papiers trouvés chez Robespierre et ses complices par E.B.Courtois député du département de l'Aube dans la séance du 16 Nivôse An III de la République Imprimerie Nationale des Lois Nivôse. Document original.), il trouva parmi ces papiers une lettre anonyme reçue par Robespierre, sans date de lieu ni d'époque. En voici la teneur :

"Sans doute vous êtes inquiet de ne pas avoir reçu plutôt des nouvelles des effets que vous m'avez fait adresser, pour continuer le plan de faciliter votre retraite dans ce pays. Soyez tranquille sur tous les objets que votre adresse a su me faire parvenir, depuis le commencement de vos craintes personnelles, et non pas sans sujet. Vous savez que je ne dois vous faire de réponse que par notre courrier ordinaire ; comme il a été interrompu dans sa dernière course, cela est cause de mon retard aujourd'hui. Mais lorsque vous le recevrez, vous emploierez toute la vigilance qu'exige la nécessité de fuir un théâtre où vous devez bientôt paraître et disparaître pour la dernière fois. Il est inutile de vous rappeler toutes les raisons qui vous exposent ; car le dernier pas qui vient de vous mettre sur le sofa de la présidence, vous rapproche de l'échafaud, où vous verriez cette canaille qui vous cracherait au visage, comme elle a fait à ceux que vous avez jugés. Egalité dit d'Orléans, vous en fournit un assez grand exemple. Ainsi puisque vous êtes parvenu à vous former, ici, un TRESOR SUFFISANT pour exister longtemps, ainsi que les personnes pour qui j'en ai reçu de vous, je vous attendrai avec grand impatience, pour rire avec vous du rôle que vous aurez joué, dans le trouble d'une nation aussi crédule qu'avide de nouveautés... Prenez votre parti, d'après nos arrangements; tout est disposé. Je finis, notre courrier part ; je vous attends pour réponse".

Cette lettre semble faire suite aux entretiens entre Thugut et Robespierre avant le 9 thermidor. Car il ne faut pas oublier que Robespierre fut absent de la Convention pendant presque un mois avant thermidor.



Robespierre envoya Montgaillard (Il ne faut pas le confondre avec son frère l'abbé de Montgaillard (1772-1825) en mission spéciale à Bruxelles en vue d'une paix de compromis. *"Montgaillard vint au camp autrichien se disant envoyé par Pichegru qui commandait l'armée française à Ypres"*. Montgaillard se fit connaître de Mercy-Argenteau, Ministre plénipotentiaire de l'Empereur d'Autriche. Immédiatement Mercy ménagea à Gand un entretien qui dura deux heures avec l'Empereur François II. C'est Verteuil (AN F7 /6151/VIII p 427) qui en avait fait la confidence à Roberjot, ambassadeur de France à Hambourg (Les allégations de Roberjot ont été publiées en annexe : *Pièces trouvées à Venise dans le portefeuille de d'Antraigues.*).

Après le 9 thermidor, Mercy-Argenteau aurait dit : *"Quel malheur que Monsieur Robespierre n'ait pas vécu quelques semaines de plus, il aurait été maître de la France ; l'Empereur mon maître l'eut reconnu comme chef de gouvernement et nous aurions tous la paix à l'heure qu'il est. C'est une grande perte que l'Angleterre et l'Autriche ont faite là"*.



Florimond-Claude de Mercy-Argenteau
1727-1794

Selon Verteuil (Archives du quai d'Orsay Fr 623 fol 195/196 - Ce chevalier de Verteuil était un émigré n'ayant rien à voir avec l'ancien le substitut de Fouquier-Tinville) les pourparlers commencèrent et *"l'accord était conclu. Robespierre s'était engagé à rétablir constitutionnellement le jeune roi ; l'on devait lui former un conseil de Régence tiré de la Convention à la tête duquel il devait être"*.

Qui était le fameux financier d'Augustin et de Maximilien Robespierre ? Ce conseiller était un banquier suisse du nom de Rodolphe-Emmanuel Haller né en 1747 à Berne et qui appartenait à une famille protestante du canton de St-Gallen. Son père était professeur de droit à Berne. Manieur d'argent sous l'ancien régime, il apparaît au printemps 1789, comme un des quatre actionnaires de la banque Greffulhe qui faisait passer des capitaux en Angleterre.



C'est ainsi qu'à l'époque de l'éphémère ministre des affaires étrangères Desforgues, celui ci avoua à St-Just : *"le banquier suisse Haller avait fait passer 1.100.000 livres (environ 5 milliards d'Euros) en Angleterre à Lord Lauderdale et Charles Grey pour rémunérer les espions du Comité de Salut Public et que Tilly¹, notre représentant à Gênes, avait dépensé 7 millions en dons ou paiement en 6 mois"*. La République était généreuse !



Rodolphe-Emmanuel de Haller 1747-1833

L'Armée du Var attaque le comté de Nice et le 29 septembre 1792 les troupes françaises occupent Nice. Haller qui appartenait à la banque Bouillon, Haller et Cie, était en relation avec la régie des charrois toujours à court d'argent. La Cie Bouillon, Haller ouvre des crédits à l'administration révolutionnaire et c'est ainsi qu'Haller devient directeur des charrois de l'armée du Var. En octobre 1793 il devient régisseur des vivres de l'armée d'Italie.

Le 19 juillet 1793, l'Assemblée Nationale, sur proposition du Comité de Salut Public, décrète qu'auprès de chaque armée se tiendront quatre représentants du peuple. C'est Salicetti² qui proposa que pour l'Armée d'Italie on nommerait Augustin Robespierre³, Charles Beauvais de Préau, médecin (1745-1794), Barras et Jean-François Ricord (1759-1818).



Charles-Nicolas
Beauvais de
Préau

¹Ancien page de Marie-Antoinette, le comte de Tilly (Le Mans 1764-1816) avait courtsé la jolie Emilie de Saint-Amarante et c'est dans ce tripot qu'il connut Augustin Robespierre. Aventurier cynique, amoral, et enragé séducteur (plusieurs femmes se suicidèrent à cause de lui. Sa maîtresse anglaise fut Marie-Elisabeth Craven), maître chanteur et agent royaliste, il se suicida à Bruxelles en 1816.

²Etrange personnage que Salicetti : né à Bastia, député de Corse, il vota la mort du roi. Membre de la Constituante, de la Convention représentant en mission, et membre des Cinq Cents ami de Babeuf et ultra Jacobin. Il s'opposa au coup d'Etat de Brumaire, En 1807, il devient ministre de la guerre et de la police à Naples sous Joseph Bonaparte et Murat. Plusieurs attentats contre lui échouèrent, au point même de faire sauter l'Hôtel de police. Il meurt en 1809 à 52 ans.

³Augustin avait emmené avec lui sa soeur Charlotte



Jacques-François Coquille,
dit Dugommier (1738-
1794)

Avec l'accord du général Dugommier, Augustin et Ricord confièrent l'artillerie à Bonaparte et Carnot en fit un général. Augustin avait pris le jeune général en amitié et lui proposa de remplacer Hanriot comme chef de la Garde Nationale⁴. Ricord et Augustin Robespierre s'intéressent à Nice où ils se trouvent le 2 septembre 1793 et comme par hasard Haller devient immédiatement le régisseur des vivres.

A Nice et Menton, il est chargé de gérer les fonds pour financer les achats de vivres pour les armées d'Italie. Pour ce faire, Haller, qui est financier, manie de grosses sommes d'argent. Mais devant le manque de monnaie pour payer les divers fournisseurs, il est décidé, le 26 février 1794, par Augustin Robespierre et Haller, de faire fondre en lingots toutes les matières d'or et d'argent quelqu'en soit leur origine. Cette action produisit 517 marks en lingots, soit près de 160 kilos d'or et d'argent⁵. Ces lingots devaient être placés à l'étranger sur le compte de Robespierre. Les villes de Nice et Menton sont mises en coupe réglée par Augustin Robespierre, Ricord et Haller. On pille à Nice et Menton les marchandises et objets de luxe qu'on envoie à Gênes chez le receleur Luc Durazzo afin qu'ils soient vendus. Durazzo était en relation avec un certain François Sepolina, banquier génois installé à Paris. On a retrouvé une lettre du 30 juin 1794 de Durazzo à Sepolina ; malheureusement nous n'en avons pas la teneur. En 1785, ce soi-disant banquier Sepolina avait déjà escroqué le comte d'Artois et s'était enfui avec 3 millions de livres.

Par la suite, sous le Directoire, Bonaparte fera de même et pratiqua le pillage de l'Italie du nord. La guerre doit nourrir la guerre. Ainsi un général qui avait fait la campagne d'Italie sous Bonaparte, se plaignait à l'empereur de sa pauvreté. Ce dernier lui répondit : *"Vous avez fait la campagne d'Italie et vous ne vous êtes pas enrichi ! Vous fûtes un imbécile !"*

Qui était donc Augustin Robespierre le frère de Maximilien ? Selon les souvenirs de Pierre Villiers⁶ : *"C'était un homme médiocre, misérable avocassier, sans moyen, faux, ivrogne, bas et crapuleux. Il me faisait l'honneur de m'estimer et de m'emprunter argent et linge qu'il ne me rendit jamais."*

⁴Mémoires de Lucien Bonaparte publié par Th. Jungf Paris 1882.

⁵Arch. Alpes Maritime Q264. et Journal de Livourne du mardi 27 août 1794

⁶Ancien capitaine des dragons, homme de main et secrétaire pendant 7 mois de Robespierre. Souvenir d'un déporté(1802)



Augustin (de) Robespierre,
dit Robespierre le Jeune
1763-1794

Augustin, joueur invétéré, était un habitué de l'ancien Hôtel Helvétius, (ex-fermier général), rue Sainte-Anne. Cet établissement était fréquenté par St-Just et Hérault de Séchelles. Dans ce lieu attrayant, Augustin jouait aux jeux d'argent, sans oublier les autres plaisirs. Propriétaire de ce lieu de débauches, Madame Sainte-Amaranthe, de connivence avec Augustin Robespierre, avait acheté à la baisse un gros paquet d'actions de la Compagnie des Indes. C'est pourquoi, lorsqu'elle et ses enfants furent arrêtés, Augustin intervint en vain pour les sauver.

Dès avril 1794, les intentions de Robespierre se précisent. Il fait guillotiner Hérault de Séchelles car il médite de faire rentrer à sa place au Comité de Salut Public son frère Augustin. Lorsque Lafont de Toulouse, juge militaire de l'armée d'Italie, accuse Augustin Robespierre, conventionnel en mission à cette armée, d'énormes dilapidations, Maximilien Robespierre réagit et expédie Lafont en prison d'où il ne sortira qu'après Thermidor.⁷

Dans ses mémoires Bourienne⁸ publie une lettre datée du 9 thermidor 1794 à Barcelonnette écrite par : *"... les Représentants du peuple près de l'armée des Alpes. - "Ils indiquent qu'il y avait à Gênes un million en route pour corrompre un général. Or Bonaparte s'est rendu à Gênes autorisé par Ricord et Haller (l'homme de confiance de Ricord). On dit que Ricord et Augustin Robespierre ont eu de fortes sommes en numéraire à leur disposition ..."*

En même temps, Carnot et Prieur, avec l'accord de Robespierre, auraient mis le petit Louis XVII à l'abri à Meudon. Dans la réunion du 5 thermidor Robespierre avait dit à Carnot, *"de ne pas hâter la victoire"* et enfin devant la Convention dans son discours du 19 pluviôse Robespierre s'était écrié : *"Pour fonder et consolider la démocratie, il faut terminer la guerre"*.

⁷Vie secrète et politique de Robespierre jeune par J. Leblanc An II de la République in-8 p.18

⁸Mémoires de Bourienne, Charles Heideloff, Libraire et Urbain Canel libraire 1830 - Chapitre III



Pierre-Joseph
Cambon
1756-1820

Le 8 thermidor, Cambon dénonce un "*des rois de l'agio*", le banquier Haller ami d'Augustin Robespierre. Maximilien reste de marbre et répond vaguement qu'il ne s'est jamais mêlé de finance. Plus tard le chroniqueur et journaliste Fiévée déclara: "*Si Robespierre avait eu le temps de parler, la France aurait appris d'étranges choses*" (correspondance avec



Joseph Fiévée,
journaliste et
agent secret,
1767-1839

Napoléon 1836).

Le jour du 9 thermidor, Augustin envoie un message à Bretesche, général commandant le camp des Sablons, où se trouvaient de jeunes recrues qualifiées de "*volontaires*". Malheureusement le message sera intercepté et Bretesche arrêté. Les deux frères Robespierre se croyaient en sûreté, trompés par les rapports du pseudo général Hanriot et de ses gendarmes fidèles. Mais Hanriot était ivre, il ne dessoûlera pas de la soirée. C'est alors que Coffinhal fou de rage s'écria : "*Scélérat, c'est toi qui nous a perdus*" et il le précipitera par la fenêtre de l'Hôtel de Ville. Hanriot tombera sur un tas d'ordures et ira se cacher dans un égout d'où on le tirera sanglant et couvert d'immondices. Quant à Augustin, pendant que Barras investit l'Hôtel de Ville, il veut s'enfuir par la fenêtre, tombe, se blesse sur les baïonnettes des gardes et se brise la cuisse. Le 10 thermidor, peu avant huit heures, Augustin, Couthon et Hanriot furent guillotines les premiers !

Haller après le 9 thermidor 1794

Le 9 thermidor passé, Haller devient un homme traqué, car il a été au service des frères Robespierre, et il est accusé d'avoir favorisé leur projet en faisant passer pour leur compte des lingots et des espèces à l'étranger (Recueil des lettres de Haller). En fait, il est surtout reproché à Haller d'avoir dépensé 12 millions de numéraire par mois pour les vivres des soldats de l'armée d'Italie et d'avoir fait passer à l'étranger pour le compte des Robespierre des lingots et des espèces. Le 5 juillet 1794, Haller qui se trouve à Nice est décrété d'arrestation. Informé le 25 juillet de sa proche arrestation, il saute dans une felouque et se réfugie à Gênes. Arrivé à Gênes, Haller écrira aux représentants du peuple en mission auprès de l'armée d'Italie pour dire qu'il allait à Paris pour rendre ses comptes et que son projet était de revenir dans son pays pour enfin jouir d'un repos mérité.



Le 13 août, Lachèze, consul de France à Gênes, fait part au Sénat Génois d'une demande officielle datée du 12 août ordonnant qu'Haller soit placé sous surveillance. Immédiatement le Sénat Génois ordonne son arrestation mais la police ne le trouve pas à son domicile. La veille, Haller, à la tombée de la nuit, avait pris la direction de la Suisse avec Malabry, son commis, sa femme et la femme⁹ de Ricord. Ils étaient chargés également de deux lourdes malles. C'est alors qu'on apprend que Tilly qui pourtant n'aimait pas Ricord¹⁰, aurait favorisé sa fuite. Ce à quoi Tilly répliqua le 25 août en accusant Lachèze de ménager le gouvernement Génois¹¹.



Comte Alexandre de Tilly
1764-1816

A l'aide de ces renseignements, on peut comprendre les termes de la fameuse lettre tombée entre les mains de Courtois. Il est assez vraisemblable que ce soit Haller qui en ait été l'auteur. Le 24 août, les accusations du député Dumont sont reprises à la Convention par Cambon qui accuse Haller d'avoir fait passer à l'étranger, pour le compte de Robespierre, des lingots et des espèces.

Après Thermidor, Dossonville raconta à l'avocat Berryer que deux vieux financiers malouins, Magon de la Balue et Magon de la Belinaye, avaient été arrêtés par son intermédiaire. Robespierre leur fit savoir qu'ils pouvaient obtenir deux passeports pour la Suisse signés de sa main contre la somme de 300.000 livres. Les deux financiers refusèrent ce chantage du fait de leur grand âge et de peur que ce ne soit un piège. En conséquence le 1er thermidor ils furent tous deux guillotins.

Le 8 septembre, Haller¹², en sécurité à Chiasso, publie pour sa défense une lettre de 22 pages en réponse aux accusations contre lui. Il semble pourtant que Ricord aurait donné un passeport à Haller et que celui-ci en partant était accompagné de Malabry son commis, de sa femme cousine germaine de Ricord, ainsi que de la femme de Ricord. Cette dame Ricord, selon les mémoires de Barras, était la maîtresse d'Augustin Robespierre. De retour à Paris, Augustin avait pris pension chez Madame Ricord.

⁹ Colucci chargé d'affaires de Gênes à Paris note du 30 août Arch aff étr de Gênes 163 f°77.

¹⁰ Ricord, Escudier, Salicetti, Charbonnier furent décrétés d'arrestation comme agitateurs dans le midi. Lindet fut également décrété d'arrestation Carnot et Prieur furent respectés.

¹¹ Tilly de Gênes le 8 fructidor. Arc aff étr. Gênes 168 f°373 à 384. Tilly fut révoqué le 4 septembre et mis en arrestation.

¹² Lettre d'Haller du 2 août p. 3 note 3



La maîtresse d'Augustin Robespierre, Madame de la Saudraye, était une créole de 25 ans, veuve d'un riche libraire. Elle avait pour amie une certaine dame Simon, née Henriette Viennot¹³. Celle-ci s'était spécialisée dans l'acquisition de biens nationaux de grande valeur et disposait de fonds dont on ignore la provenance..., si ce n'est qu'elle servait de prête-nom à Augustin Robespierre. Après thermidor, elle fut accusée de détournement de fonds. De son côté, Madame de la Saudraye avait acheté des biens pour une valeur de 650.000 livres dans le district de Sens. Ces fonds que cette dame de la Saudraye utilisait ne pouvaient provenir que d'Augustin, car d'origine modeste, elle n'avait pas reçu la succession de son mari. Un procès était encore en cours en 1803, procès opposant le citoyen Poupet à la dame Saudraye¹⁴. Avec ces fonds déposés en son nom, Madame de la Saudraye, dès le 5 fructidor an II, achète à Guillaume Challas dans la région de Sens, la ferme du prieuré Saint-Gilles et ses dépendances provenant de l'abbaye Saint-Jean pour la somme de 305.000 livres. Ensuite, le 19 fructidor an III, elle achète le couvent des Ursulines à Sens pour la somme de 350.000 livres, également à Guillaume Challas. Puis plusieurs biens pour 170.000 livres. Enfin elle est chargée par Augustin d'acheter en prête-nom le domaine de Montoyotte. A noter que, en même temps, dans l'église d'Avignon, 2000 personnes étaient incarcérés au motif que leur fortune dépassait 15.000 livres !

A la lumière de ces explications, l'affaire de Meudon semble plus limpide car Carnot et Prieur n'ont rien décidé seuls, mais ils ont obéi à Robespierre pour maintenir le petit Dauphin en vie et le remettre aux Autrichiens, sachant que Robespierre avait un plan en prévision. Mais le 9 thermidor prit tout le monde de vitesse...!



Lazare Carnot 1753-1823



Pierre-Louis Prieur de la Marne 1756-1827

¹³Souvenir 1843

¹⁴Tribunal de Poitiers le 13 fructidor An X



La corruption généralisée

Par la suite, l'échange de Colloredo et des frères Linanges fit l'objet d'une tractation qui permit l'achat du château de Lantenay par Prieur et du château de Presles par Carnot. Eux aussi avaient su monnayer leur pouvoir... Ainsi, Carnot exilé serait-il devenu lieutenant général dans l'armée prussienne. Plus tard son fils Hippolyte Carnot dans ses Mémoires, fera passer son père pour un pauvre exilé vivant dans la plus grande misère à Magdebourg !

Bien des faits semblent incroyables dans la Révolution Française : à l'instigation de Marat, le girondin Adrien Duport sera arrêté en son château de Buignon (Seine-et-Marne) et sa femme obtiendra de Marat sa libération contre 15.000 livres. De tels exemples sont légion pendant la révolution, où tout se monnayait au prix fort.



Pierre-Joseph Cambon 1756-1820

Joseph Cambon, responsable des finances publiques, avoua : *"Nous avons été forcés à des dépenses extraordinaires et j'avoue que nous n'avons pas de quittances bien légales. Tout était pressé, tout s'est fait dans la précipitation"*. Bien que Cambon ait établi le *Grand livre de la dette publique*, le 24 août 1793. Napoléon fit en vain rechercher les recettes et dépenses des gouvernements de 1792 à 1797. Il n'y a aucun document, aucun chiffre entre l'*"état général des dépenses et moyens pour l'année 1792 qui s'arrête au 31 juillet 1792 et l'aperçu des dépenses de l'An VIII"*.

L'historien Pierre Gaxotte a démontré qu'il s'agissait sans doute d'une vaste escroquerie.

A la Convention, quelque temps avant Thermidor, Cambon défendant sa gestion financière, s'écria : *"Un seul homme paralyse les travaux de la Convention Nationale et cet homme, c'est Robespierre"*. Quelque temps après Thermidor, Cambon pourra s'enfuir dans l'Hérault et ne reparaitra qu'en 1815 pour être exilé l'année suivante.



En ce qui concerne Ricord, celui-ci, rappelé par le Comité de Salut Public partit de Nice le 6 août à 11 heures du soir et adressa au Comité une lettre dans laquelle il désavoue Augustin Robespierre : *"Je rougis d'avoir été l'ami de Robespierre le jeune, il est vrai, je le croyais pur ; mais du moment de sa trahison, il n'a pas eu d'ennemi plus implacable que moi"*. Arrivé à Paris, Ricord ne fut pas inquiété et resta en liberté bien que Cambon l'eut accusé à la Convention d'avoir favorisé les projets des Robespierre en faisant passer à leur compte des lingots et des espèces à l'étranger. Cambon, comme les autres, était corrompu, c'est pourquoi on laissa Ricord en liberté. On croit rêver...

La République est généreuse ; tout le monde vole ainsi sous le Directoire : les percepteurs, les employés de la Trésorerie, les fournisseurs aux armées, tel, entre autres, Edouard Walckiers (dit le magnifique parent de Calonne). Tous ces gens feront fortune sur le dos de la République. La médiocrité intellectuelle des protagonistes sans aucun sens morale explique les diverses épisodes de la Révolution.

En conclusion, on voit que l'histoire racontée par Hamel, Fleischmann et Albert Mathiez¹⁵ est une imposture devant laquelle l'Université Française s'est inclinée par idéologie.

¹⁵En mai 1923, Albert Mathiez, qui avait mauvais caractère, alla gifler le journaliste Weiland Mayr du journal "Le Gaulois" qui avait écrit dans son journal que Robespierre était une fripouille.



THE

Grafton  **Argus**

AND

CLARENCE RIVER GENERAL ADVERTISER.

PUBLISHED EVERY MONDAY, WEDNESDAY, AND FRIDAY MORNING.

29th December 1919

A New York Mystery !

Who was Leroy ? Said to be Louis XVII

Did Louis XVII, the famous Dauphin of France, son of Louis XVI and Marie-Antoinette, survive the cruelties inflicted upon him when he was a prisoner in the Temple of Paris ? Was he successfully smuggled out of the gaol and another fair-haired child substituted for him ? And was the Dauphin taken to New York incognito, to grow to manhood and marry a New York woman of social position and did the King of France, the last of the Bourbons finally die in New York and was he buried in Greenwich Village ?

There has long been a tradition in that section of the city, which is variously known as Greenwich Village, and the old Ninth Ward, that the last King of France "The King who never reigned", lived in a fine residence just north of the present Hudson Park, that he died in that house, and that he was buried in a vault in St John's burial ground, which, until 25 years ago, occupied the site on Hudson Street, between Leroy and Clarkson Streets. The tradition has many elements in it that make the narrative extremely plausible.

29 Décembre 1919

Mystère à New York

Qui était Leroy ? Qu'on a dit être Louis XVII

Louis XVII, le célèbre Dauphin de France, fils de Louis XVI et de Marie Antoinette, a-t-il survécu aux sévices qu'il a subis pendant sa détention au Temple de Paris ? A-t-il été d'abord extrait de sa geôle, un autre enfant aux cheveux blonds a-t-il ensuite pris sa place ? Le Dauphin aurait-il été emmené à New York incognito, aurait-il atteint l'âge adulte, aurait-il épousé une femme de l'élite new-yorkaise ? Et le Roi de France, le dernier des Bourbons, serait-il mort à New York, aurait-il été inhumé à Greenwich Village ?

Il y a eu depuis longtemps une tradition dans ce quartier de la Ville, connu comme Greenwich Village, dans l'ancienne Neuvième Section, que le dernier Roi de France, « Le Roi qui n'a jamais régné », avait vécu dans une belle maison, au nord de l'actuel Parc Hudson, qu'il y était mort, et qu'il avait été enterré dans un caveau du cimetière St-John, lequel, il y a 25 ans, occupait un emplacement dans Hudson Street, entre les rues Leroy et Clarkson. Cette tradition contient beaucoup d'éléments qui en font un récit fort plausible.



This is the legend as outlined by an old resident of the Ninth Ward, who heard the story from his father:

“In the year 1795 there arrived in New York on board a sailing vessel from Europe a gentleman of soldierly bearing and distinguished appearance who was accompanied by a venerable French abbe and a boy of 10 or 11 years. The younger of the two men, immediately upon arriving, set about to find a house. He selected and bought a fine estate in Greenwich, at that time several miles of New York City proper. He furnished the mansion sumptuously, engaged a retinue of servants and installed the boy who was evident his ward, in the great house, under the tutelage of the abbe. The boy was known as Louis Leroy. Neighbors noted that the child was treated with the utmost respect. The servants on leaving his presence, always did so without turning their backs to him. He was invariably addressed as “Monseigneur”.

The mysterious death

“A boy who never replied when he was addressed, and who had been ill, for some time died in the Temple on June 8, 1795. There was a post-mortem examination, and then the body, encased in a white-wood coffin, was taken to the cemetery of Ste-Marguerite and buried. All trace of the grave was then obliterated”.

Voici cette histoire, telle que l’a établie un vieil habitant de la Neuvième Section, qui la tenait de son père :

« L’année 1795, arrivèrent à New York à bord d’un navire venant d’Europe, un gentilhomme d’allure militaire, de belle prestance, suivi d’un vénérable abbé français et d’un garçon de 10 ou 11 ans. Le plus jeune des deux hommes, dès son arrivée, se mit à rechercher une maison. Il choisit et acheta une belle demeure à Greenwich, qui était à cette époque à plusieurs miles de New York City. Il meubla la propriété luxueusement, engagea des domestiques triés sur le volet, et installa le garçon, qui était visiblement sous sa garde, dans cette grande maison, sous la tutelle de l’abbé. Le garçon était connu sous le nom de Louis Leroy. Les voisins notèrent que cet enfant était traité avec le plus grand respect. Les domestiques, lorsqu’ils le quittaient, s’arrangeaient toujours pour ne jamais lui tourner le dos. On s’adressait invariablement à lui en l’appelant « Monseigneur ».

Une mort mystérieuse

« Un garçon qui ne répondait jamais quand on lui adressait la parole, et qui était malade, au bout d’un certain temps mourut au Temple le 8 juin 1795. On pratiqua une autopsie ; ensuite le corps, mis dans une bière en bois blanc, fut emmené et inhumé au cimetière de Ste-Marguerite. Toute trace de la tombe fut ensuite effacée. »



When this death and burial took place in Paris, the real Dauphin, in charge of count Fersen, was already in America. Here he had competent medical attendance, and in the course of a few years, was entirely restored to health. When he grew up, he took place in the New York society of a century ago, where he was distinguished for his courtly manners and noble bearing. He bore a strong resemblance to his ill-fated mother. The young man engaged in the India trade, and was known to be wealthy. He married a New York society woman, and founded a family.

When in the course of time he died, his body was placed in a vault in St-John's burial ground. Some old residents of that neighborhood went into the Leroy vault to see if the story was true; that the body in the vault was in an inner coffin of purple velvet, enclosed in a casket of oak, and the whole encased in a massive leaden-coffin. This later blazoned with fleur-de-lys in blue enamel and the one word: LOUIS. They reported that the coffin in the vault showed traces of what had no doubt at one time been enameled flowers and that it bore the name LOUIS.

When Charles Hemstreet, well known as an historian of New York City, was asked about St-John's burial ground and told the story about the Dauphin of France being buried there, he said:

Quand ce décès et cette inhumation eurent lieu à Paris, le vrai Dauphin, sous la directive du comte Fersen, se trouvait déjà en Amérique. Là, il reçut des soins médicaux compétents, et en peu d'années, il retrouva une santé parfaite. Quand il eut grandi, il prit place dans la société new yorkaise d'il y a un siècle, où on le remarquait pour ses manières courtoises, et un noble maintien. Il avait une forte ressemblance avec sa malheureuse mère. Le jeune homme s'engagea dans le commerce avec les Indes, et fut connu pour être très à son aise financièrement. Il épousa une femme appartenant à l'élite new yorkaise et fonda une famille.

Quand il mourut au bout d'un certain laps de temps, son corps fut placé dans un caveau du cimetière St-John. Quelques vieux habitants du voisinage se rendirent à la tombe pour voir si cette histoire était vraie ; dans le caveau, le corps était placé dans un premier cercueil de chêne garni à l'intérieur de velours pourpre, le tout contenu dans un second cercueil massif. Ce dernier était blasonné de fleurs de lys émaillées et portait ce seul nom : LOUIS. Ces gens rapportèrent en effet que le cercueil dans le caveau avait des traces de ce qui avait été autrefois sans aucun doute des fleurs émaillées et qu'il portait le nom de LOUIS.

Quand on interrogea Charles Hemstreet, bien connu comme historien de New York, au sujet du cimetière St-John, et qu'on lui raconta que, selon ce récit, le Dauphin de France y avait été inhumé, il répondit :



“I have heard the story before and it seems to me quite plausible. It has been a sort of *open secret*, in old Greenwich Village. When old St John’s was condemned as a burial ground and workmen were employed by the city to reconstruct the site into a public park, I visited the place, finding workmen already busy with crownbars, demolishing the interesting old gravestones and vaults. I remember the Leroy vault, which was one of the largest and most conspicuous. Over the name Leroy, I noted the fish and wondered at that time what was his significance.

Since the fish was a dolphin, and dolphin translated into French is “dauphin”, the connection is significant. Also significant is the adoption of the name Leroy, which is merely an Anglicization of the French “le roi”, the King. I did not look into the Leroy vault and do not know anything about the fleur-de-lis alleged to have been on the coffin. The street on the northern side of the old burial ground was *Leroy Street*, no doubt named after the Leroy family. Louis Leroy, who was buried in the Greenwich Village graveyard, not only sought no emolument, but did not even announce himself to be the son of Marie-Antoinette and Louis XVI. If he was their son, the fact was kept a secret and the secret perished with him. It remained for a future age to discover the train of circumstances that point Louis Leroy as the Dauphin of France transplanted in America.”

National Library of Australia
<http://nla.gov.au/nla.news-article/235670342>

« J’ai déjà entendu parler de cette histoire, et elle me semble parfaitement crédible. Il y a eu, dans le vieux Greenwich Village, une sorte de « secret connu ». Quand le vieux St-John’s fut condamné comme cimetière, la ville employa des ouvriers pour transformer l’endroit en parc public, et je m’y rendis pour le visiter. J’y trouvai des ouvriers, en pleine activité, employant déjà des masses pour démolir les anciennes et intéressantes pierres tombales ainsi que les caveaux. Je me souvins de la tombe de Leroy, une des plus importantes et très remarquable. Au-dessus du nom de Leroy, je notai le poisson et me demandai à cet instant quel pouvait en être la signification.

Comme ce poisson était un dauphin, et que « dolphin » traduit en Français signifie « Dauphin », le rapprochement lui donnait son sens. Tout aussi significatif était l’adoption du nom de Leroy, qui est simplement une anglicisation du français « le roi », the « king ». Je n’ai pas regardé à l’intérieur du caveau de Leroy, et je ne sais rien au sujet de la fleur de lis qu’on a prétendu être sur le cercueil. La rue du côté nord de l’ancien cimetière était la rue Leroy, sans doute ainsi dénommée à cause de la famille Leroy. Louis Leroy, qui fut inhumé dans le cimetière de Greenwich Village, ne rechercha aucun avantage financier, et ne se proclama même pas fils de Marie-Antoinette et de Louis XVI. S’il était leur fils, le fait fut gardé secret, et le secret périt avec lui. Il reste aux générations futures de découvrir l’ensemble des circonstances qui démontrent que Louis Leroy fut le Dauphin de France transplanté en Amérique. »



Une Restauration légitime ?

par Laure de La Chapelle

Après les Cent-Jours et la fin définitive de l'épopée Napoléonienne, le retour de Louis XVIII ne fut pas dû à un rappel spontané de la population, qui avait oublié l'Ancien Régime et ne connaissait pas les frères de Louis XVI. Seul le destin tragique de Madame Royale avait laissé quelques souvenirs aux Français. Et c'est l'action conjuguée de Talleyrand et des puissances coalisées qui mit sur le trône le Comte de Provence.



Louis-Stanislas, comte de Provence (1755-1824),
par Elizabeth Vigée-Lebrun

Les difficultés de la reprise en mains du royaume, les problèmes financiers dus à la dette, les souvenirs embellis de l'aventure impériale posèrent le problème de la légitimité du Bourbon monté sur le trône. Était-ce à Louis XVIII de régner ? N'y avait-il pas de descendants de la branche aînée ? Et après tout, était-on bien sûr de la mort de l'héritier légitime dans la prison du Temple ?

Cette question fit, bien sûr, les beaux jours d'une nuée de prétendants. D'Hervagault à Naundorff, les personnages, qui n'avaient guère osé relever la tête pendant l'Empire, se répandirent en publications et initiatives diverses sous la monarchie bourbonnienne.

L'affaire devint cruciale aux USA, où une forte tradition rapportait l'arrivée de Louis XVII en 1795 à Greenwich Village, tradition maintenue si fermement par les anciens résidents qu'elle ressurgira dans tous les médias américains au siècle suivant. Pour l'heure, la prudence était de mise. Depuis Washington et les présidents suivants, il n'était pas question d'intervenir dans les affaires françaises, ce qu'avait prévu un décret présidentiel de la fin du 18^{ème} siècle. La présence éventuelle de l'héritier d'un trône étranger posait à un gouvernement républicain des questions de principe remettant en cause sa politique extérieure.



C'est à ce moment précis, en 1818, qu'intervint à New York City la fameuse réunion chez le Dr. David Hosack, où ne fut révélée l'existence du Dauphin que pour en détourner le danger vers une direction qui ne risquait pas de nuire aux intérêts du gouvernement des Etats-Unis.

C'était d'ailleurs le plus strict intérêt de celui qui prit la parole à cette occasion, Edmond-Charles Gênet, ancien ambassadeur de la France révolutionnaire en Amérique, qui avait obtenu en 1793 l'asile politique du président Washington. Il épousa, en 1794, Cornelia Clinton, la fille du gouverneur de New York City ; il se devait donc vis-à-vis de sa belle-famille de protéger le mur de silence qui entourait Louis XVII dans cette ville.



Edmond-Charles Gênet
1763-1834

Pour autant, il ne fut pas question, au cours de cette réunion, d'éviter le sujet du Dauphin. La restauration des Bourbons en France devait contribuer à délier les langues : les rumeurs des résidents commençaient à se répandre en ville, et Gênet dut avouer :

« Oui, Messieurs, le Dauphin de France est vivant, et il a été amené aux Etats-Unis »

Mais aussitôt, il alluma un contre-feu :

« James Leray sait tout à son sujet ».

Et il situe le Dauphin dans le « Northern New York », c'est-à-dire très au nord de l'Etat de New York, où habitait Leray, (appelé the Father of the Northern Country), bien loin de Manhattan où se cachait Louis Leroy.

Quel était le prétendant que l'on pouvait trouver au nord de l'Etat, près du Lac George et de la ville de Queensbury ? Eleazar Williams, bien sûr, surnommé l'Iroquois, qui débutait ainsi une riche carrière d'héritier d'un trône royal.



Au Nord, ou à l'Ouest ?

Il y eut en 1854 une nouvelle version de la fameuse réunion chez le Dr Hosack. Le pasteur Hanson, biographe d'Eleazar Williams, rapporte bien les paroles d'Edmond Gênet, mais en change une partie importante. Genet, tout en continuant à citer James Le Ray, situe cette fois le Dauphin dans le « Western New York », et non au Nord de l'Etat. Le problème, c'est que Le Ray ne pouvait pas s'y trouver. L'explication est très simple : Williams avait déménagé et se trouvait à Green Bay, près du lac Michigan.



Eleazar Williams 1788-1858
par Giuseppe Fagnani

Et c'est bien là qu'en 1841 le prince de Joinville, fils de Louis-Philippe, fit au prétendant une singulière visite. Sous le prétexte extravagant de lui faire abdiquer l'identité de fils de Louis XVI, il traversa les Etats-Unis pour le rencontrer. Si le prince démentit plus tard le but de sa démarche, il ne put nier l'entretien qu'il eut avec Williams, qui depuis, endossa définitivement le rôle d'héritier du trône de France.

Comment ne pas remarquer le curieux mimétisme de l'histoire officielle aux Etats-Unis et en France ? Ici, on renvoie les curieux vers un faux Dauphin iroquois, et là, vers un prétendant venu de Prusse. L'essentiel étant bien de détourner de la recherche historique l'existence même de Louis XVII.

C'est dans cette perspective que Philippe Verpillot, membre du Cercle, nous présente deux personnages de cette histoire : James Le Ray et Jenika de Fériet.



Jenika de Fériet, dame d'honneur de Marie-Antoinette et complice de l'enlèvement de Louis XVII en Amérique ?

par Philippe Verpillot, membre du Cercle

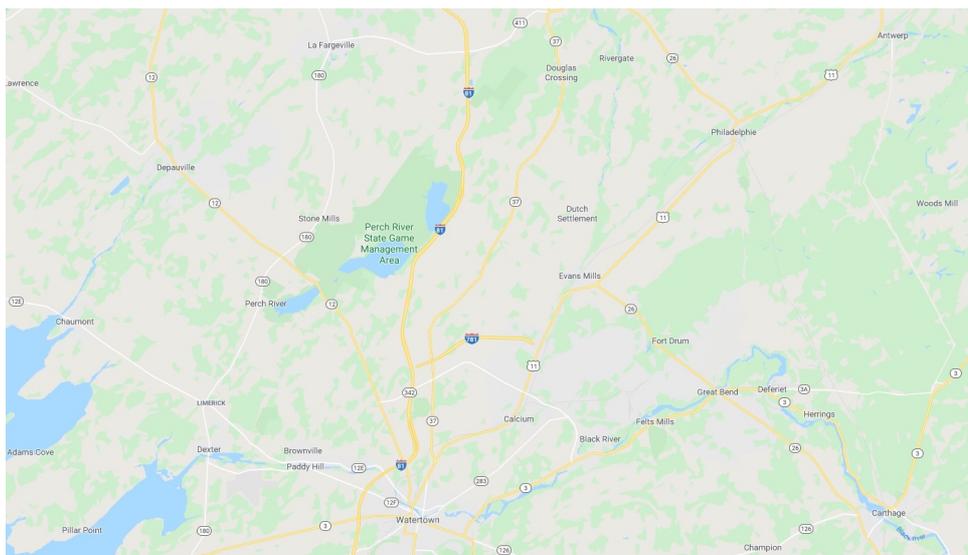
En faisant des recherches sur Louis XVII dans les journaux américains, je suis tombé sur un article du 19 juillet 1924 du journal « *Watertown NY Daily Times* » intitulé : « *Another claims to be a descendant of the Dauphin* ». En français, « Un autre prétend être un descendant du Dauphin ». Cet autre est évidemment Naundorff.

Dans l'article, le narrateur revient sur d'autres prétendants, dont Louis Leroy et Eléazar Williams, dont les histoires auraient en commun l'anecdote du dîner de 1818 à New York avec l'ambassadeur de France aux Etats-Unis d'Amérique, Edmond-Charles Genêt, qui aurait affirmé que Louis XVII était en vie et qu'il vivait au nord de l'état de New York et que James Le Ray de Chaumont savait tout. Anecdote qui a été plusieurs fois citée dans les cahiers Louis XVII par Madame L. de la Chapelle à propos de la piste américaine. Elle est tirée du livre écrit en 1854 par le Docteur John H. Hanson, « *The lost prince* » qui tente de prouver qu'Eléazar Williams est Louis XVII.

Jusque là, rien de nouveau, mais si on poursuit la lecture de l'article, un nouveau protagoniste entre en scène. En effet, l'article dit qu'il a été souligné comme une possibilité que Le Ray de Chaumont et Madame de Fériet, qui a été une dame d'honneur de Marie-Antoinette, pourraient être venus dans le nord de New-York pour surveiller le garçon et envoyer des rapports en France sur ses progrès. Etrangement cette Madame de Fériet n'a pas été citée par le Docteur John H. Hanson dans son ouvrage. Je n'ai retrouvé qu'une autre source impliquant Madame de Fériet dans l'affaire Louis XVII : il s'agit d'un ouvrage de Helen Lawrenson, une écrivain américaine née en 1907 à Lafargeville. Il s'agit de « *Stranger at the Party, A Memoir* » paru en 1975, où elle raconte ses souvenirs, dont le mythe de l'enlèvement par enchantement de Louis XVII par la baronne de Fériet avec l'aide de James Leray, qui auraient laissé l'enfant chez les indiens Oneida pour y être élevé caché des agents des Bourbon à nouveau sur le trône. La baronne de Fériet aurait acheté un terrain à James Leray près de Watertown pour y construire une maison d'où elle pourrait occasionnellement rendre visite à Louis XVII (sa charge royale dans le texte).



Si vous m'avez bien suivi jusqu'ici, vous avez remarqué que j'ai déjà cité Watertown plus haut. En effet, c'est le lieu d'édition du journal. Et si j'ai donné le lieu de naissance, très français, de Helen Lawrenson, ce n'est pas pour rien. La ville de Lafargeville ne se trouve qu'à une trentaine de km de Watertown. Nous sommes donc dans un secteur où la légende de Louis XVII en Amérique est bien ancrée et a perduré au moins jusqu'au 20^{ème} siècle.



Watertown et environs.

La ville de Le Ray n'apparaît pas sur la carte, elle est englobée dans le camp militaire de Fort Dum

Est ce que cette légende est née en 1854 avec l'ouvrage du Docteur John H. Hanson et l'apparition du faux Dauphin Eléazar Williams, ou bien pré-existait-elle avant lui ? Faute de sources antérieures à 1854 pouvant prouver une pré-existence, on ne peut qu'émettre l'hypothèse d'une création à cette date. Par contre, qui a introduit le personnage de la baronne de Fériet comme complice de James Leray dans cette légende ? Mystère !

Mais d'abord, qui est James Leray ?

James Leray, de son vrai nom Jacques Donatien Le Ray de Chaumont (1760-1840), est le fils de Jacques-Donatien Le Ray de Chaumont (1725-1803), chevalier et seigneur de Chaumont-sur-Loire, intendant des Invalides et conseiller du roi Louis XVI. Son père participe activement, en conseillant Louis XVI, et par le prêt de sa fortune personnelle, à la cause de la Révolution Américaine.

C'est d'ailleurs pour cela que Jacques-Donatien Le Ray de Chaumont fils partira en Amérique vers 1785 pour récupérer une partie de la fortune familiale auprès du gouvernement américain. Il se marie le 17 juillet 1789 avec Grace Coxe et devient citoyen américain. En 1790, il repart en France pour rapporter une somme d'argent, reçue des autorités américaines, à son père. Il quitte Paris en 1792, on le retrouve en Suisse en 1794 puis à Francfort en 1798.



La même année, il retourne à Paris, pendant que le reste de la famille repart aux Etats-Unis d'Amérique, pour s'occuper de ses affaires, notamment la création de la Compagnie de New-York (dissoute en 1814) destinée à faire souscrire des contrats d'achat de terre aux Etats-Unis d'Amérique dans une région au Nord de New-York baptisé Castorland. La région avait vocation, entre autre, d'attirer les aristocrates opprimés en France. En 1802 il retourne aux Etats-Unis d'Amérique. Nouveau départ en France en 1804 suite au décès de son père l'année précédente. Il reviendra en 1807. Retour en France en 1810 avec sa femme et sa fille Thérèse. Sa femme meurt en Suisse en 1812. Il revient aux Etats-Unis d'Amérique en 1816 avec sa fille mariée et Madame Jenika de Fériet. Comment a-t-il fait sa connaissance ? Encore un mystère ! Il meurt lors de son dernier séjour en France, en 1840.

Qui est Madame Jenika de Fériet ?

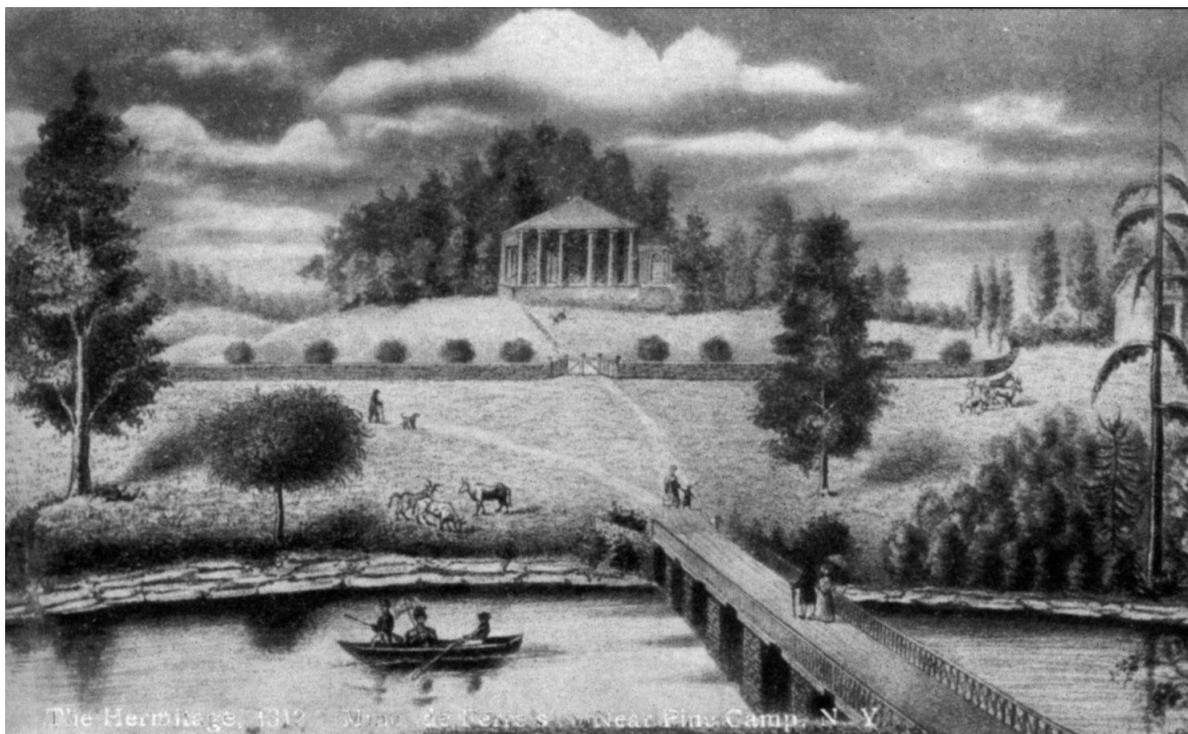
Si le nom de famille de Fériet n'a pas été difficile à trouver, car faisant partie de la noblesse de Lorraine, il fut plus difficile de trouver les vrais prénoms se cachant derrière le diminutif anglais utilisé aux Etats-Unis d'Amérique. Jenika de Fériet, de son vrai nom Françoise-Geneviève Louise Philippe (vers 1774-1843), était la fille du baron François-Louis de Fériet (1745-1792), Officier des grenadiers, Capitaine de cavalerie au service de la France.



La famille de Fériet s'installa à Versailles en 1781 et y demeura jusqu'à la Révolution Française. Ensuite, fuyant la Révolution, elle émigra en Allemagne puis en Hollande avant de partir en 1791 pour les Etats-Unis d'Amérique et la Louisiane. Le père de famille mourut en 1792, sa femme Marie-Anne Pichon décida de rentrer en Europe avec ses fils cadets et sa fille Françoise-Geneviève. Ils allèrent s'installer à Londres. Françoise-Geneviève entra dans les cercles de sociabilité des émigrés londoniens. En 1804, elle est en France à Chantilly. En 1816 elle part donc pour les Etats-Unis d'Amérique. Qu'a-t-elle pu faire durant toutes ses années d'exil en Europe ? Aucune idée !



Durant les premières années de son arrivée aux Etats-Unis d'Amérique, elle vit à l'invitation de James Leray dans une petite maison à Le Ray (ex Leraysville). En 1820, elle achète un terrain près de la rivière noire (Black River), où elle fait construire une grande maison qui sera achevée en 1824 et portera le nom de L'Hermitage. Cette maison sera entièrement détruite en 1871 lors d'un incendie. Dans sa demeure elle savait recevoir la haute société américaine et française où elle était souvent invitée. C'était une musicienne de talent, une artiste compétente, son charme attirait toutes les sympathies, elle rayonnait loin aux alentours depuis la cour miniature que sa maison formait.



L'Hermitage.

Dessin par Jenika de Fériet.

Mais elle n'était pas heureuse, l'isolement, dû aux nombreux retours des français exilés en France et les problèmes financiers la poussent à tenter de vendre sa maison, sans pour autant y arriver. Elle quitte en 1838 l'Hermitage pour un séjour d'un an chez son frère en Louisiane. Elle rentre en 1839 chez elle pour finir par quitter définitivement les Etats-Unis pour la France en 1841. Elle meurt en 1843 à Versailles. La commune dans laquelle elle a résidé durant 15 ans s'appelle maintenant Deferiet.

Maintenant que nous en savons plus sur James Leray et surtout Jenika de Fériet, peut-on pour autant émettre des hypothèses sur la plausibilité de l'intervention du couple Leray / Fériet dans l'affaire Louis XVII en Amérique ?

Du fait des relations privilégiées qu'ont eues James et son père avec la famille royale et les relations que James a eues avec des personnes influentes aux Etats-Unis et en France, il aurait pu participer à l'exfiltration de Louis XVII au moins dans la partie accueil en Amérique.



Bien que son petits-fils Vincent ait déclaré dans une lettre parue en juillet 1872 dans « *the American Historical Records* » que, « *ni son père ni son grand-père n'avaient jamais évoqué la possibilité que Louis XVII soit vivant, ou suggéra qu'Eléazar Williams avait un lien avec la famille royale de France* ». Mais il a aussi dit dans la même lettre : « *Soit ils n'avaient pas de telles connaissances, soit, s'ils le pensaient, c'était un secret trop important, même pour être mentionné dans leur propre cercle familial.* ». Je n'ai malheureusement pas retrouvé cette lettre bien que je pense avoir retrouvé le bon numéro de « *the American Historical Records* ». Est-ce que la référence de la source est mauvaise ? Celle-ci a été citée dans l'ouvrage publié en 1941 : « *Émigrés in the wilderness (page 207)* ».

En conclusion, si James Leray a participé d'une quelconque façon à la mise hors de danger de Louis XVII, il n'en a jamais parlé aux membres de sa famille.

Pour revenir au livre « *Émigrés in the wilderness* », on y apprend que le Docteur Georges Dumont, qui a étudié les papiers de la famille Le Ray de Chaumont, a dit que plusieurs fois James Leray a mentionné avoir vu la Duchesse d'Angoulême lors de rendez-vous. Il suggère aussi que James Leray a pu faire des rapports sur le bien-être de son voisin Eléazar Williams, à sa sœur la Duchesse. Ou peut-être plutôt sur Louis Leroy ?

Et Madame Jenika de Fériet, que viendrait-elle faire dans cette affaire ?

Aucune source que j'ai pu consulter sur Jenika de Fériet ne peut étayer le fait qu'elle ait pu participer d'une quelconque manière à l'enlèvement de Louis XVII, à son acheminement aux Etats-Unis d'Amérique et à sa surveillance. Rien ne dit qu'elle ait pu connaître James Leray avant qu'elle ne revienne avec lui en Amérique en 1816, donc longtemps après l'arrivée supposée de Louis XVII en 1795. Bien sûr, de par la proximité géographique et affective avec James Leray, elle aurait pu participer à une éventuelle surveillance de Louis XVII une fois installée aux Etats-Unis, mais cela reste très hypothétique. De plus, une partie de la vie de Madame de Fériet semble plus tenir du mythe, qu'elle entretient elle-même, que de la vérité. En effet, on peut lire dans le livre « *Émigrés in the wilderness* » qu'elle avait connu Jacques Necker, ministre d'état de Louis XVI, et était bien amie avec sa fille Madame de Staël.



Sauf qu'un Monsieur Walter Guest Kellogg, ayant fait des recherches sur cette affirmation, n'a pu dénicher aucune preuve montrant qu'elle était une amie intime de Madame de Staël. Pire encore, elle évoque ses souvenirs de Marie-Antoinette en tant que dame d'honneur, alors que ce même Monsieur Kellogg a appris de Monsieur Pierre Girauld de Nohlac, qui faisait autorité en ce qui concerne Marie-Antoinette, qu'aucune donnée n'indiquait qu'elle fit partie de la maison de la reine.



Madame de Staël
par Marie-Éléonore Godefroy

Elle n'apparaît dans aucune des listes que j'ai pu retrouver, en tant que dame d'honneur ou dame d'atour. Il ne reste que dame du palais, le dernier rang des dames de compagnie de la reine. Mais il ne faut pas oublier que Madame de Fériet n'est restée que de 1781 à 1789 à Versailles, elle avait alors au maximum entre 7 et 15 ans ! Ce qui fait jeune même pour une demoiselle du palais. A propos d'âge, Madame de Staël avait 8 ans de plus que Madame de Fériet, on a peine à imaginer que ces deux personnes aient pu être si proches à Versailles, l'une étant encore enfant pendant que l'autre était déjà adolescente.

Jusqu'à preuve du contraire, il semblerait que Jenika de Fériet ait fantasmé une partie de sa vie, peut-être pour faciliter la tenue d'une petite cour dans sa maison de l'Hermitage.

Conclusion

Madame de Fériet ne semble pas être une bonne candidate comme complice de l'enlèvement de Louis XVII en Amérique, au vu de ce que l'on peut connaître de sa vie. Le fait que l'on ait pu évoquer cette possibilité tient surtout à sa proximité avec James Leray de Chaumont, qui, lui, aurait pu, de par ses nombreux liens avec des personnes importantes de chaque côté de l'Atlantique, participer à un projet d'exfiltration de Louis XVII en Amérique.

**Sources :**

- « Émigrés in the wilderness », par Thomas Wood Clark, 1967
- « Stranger at the party : a memoir », par Helen Lawrenson, 1975
- « The tavern lamps are burning; literary journeys through six regions and four centuries of New York State », par Carl Lamson Carmer, 1964
- « Yesterdays, a quaterly magazine » Vol.17, 1974
- « Orders from France : the Americans and the French in a revolutionary world, 1780-1820 », par Roger G. Kennedy 1989
- Napoleon Bonaparte influence : <http://branchefamily.org/napolenon-bonaparte-influen.html>
- Baroness Jenika de Fériet : [https://hmienterprises.com/jeffcowiki/Jenika de Ferriet.html](https://hmienterprises.com/jeffcowiki/Jenika%20de%20Ferriet.html)
- Le journal du baron de Fériet, émigré en Louisiane, introduction : <http://ecritsduforprive.humanum.fr/biblium/holgado%20sandra/Introduction.pdf>
- « The Story of Grace Coxe Le Ray de Chaumont » : <http://www.gouverneurmorrispapers.com/2016/09/madam-you-will-thank-me-later-part-3.html>



Louis XVII enfant au cinéma et à la télévision



Alexandre Chabot dans le téléfilm 'la Comtesse de Charny', de Marion Sarraut 1989



Benjamin Boda dans le téléfilm 'le Chevalier de Maison-Rouge', de Claude Barma, 1963



Marie-Pierre Sordet-Dantès dans le film 'la Marseillaise', de Pierre Renoir, 1937



Morgane Rouault dans le téléfilm 'Ce jour-là, tout a changé – l'évasion de Louis XVI', d'Arnaud Ségnac, 2009



Olivier Richard dans le film 'Marie-Antoinette', de Jean Delannoy, 1955



Timothée Molinié dans le téléfilm 'Marie-Antoinette' (Série 'Joséphine, ange gardien'), de Philippe Monnier, 2010



Le Prisonnier du Temple (*Dangerous Exile*) est un film britannique de Brian Desmond Hurst, sorti en 1957.

En 1795, une montgolfière apparemment à la dérive descend vers une île du comté de Pembroke au pays de Galles, et un petit garçon en tombe indemne. Il est recueilli par Virginia Traill, une jeune Américaine qui séjourne chez sa tante, la châtelaine Lady Lydia Fell. Le mystérieux garçonnet refuse de répondre à toutes questions, mais l'arrivée consécutive sur l'île de Français de tous bords révèle aux deux femmes que l'enfant est vraisemblablement de noble lignée. En effet, le garçon fait l'objet d'un enjeu : des révolutionnaires sont venus pour l'enlever tandis qu'un royaliste, le duc Philippe de Beauvais, se pose en protecteur pour le maintenir sur l'île. L'identité de l'enfant est alors dévoilée : il s'agit du dauphin Louis XVII que les citoyens veulent exécuter au nom de la Révolution comme ils l'ont déjà fait pour ses parents. Philippe de Beauvais mène une lutte acharnée pour défendre l'enfant royal tout en craignant pour la vie de son propre fils qui a pris la place du dauphin dans la prison du Temple à Paris, espérant qu'il pourra leurrer les révolutionnaires jusqu'à ce qu'il soit définitivement parvenu à mettre hors d'atteinte le jeune monarque.